

Avoir deux bras ? Qui irait s'en étonner ? Et une âme, alors ? Autre histoire ; j'en reparlerai. Mais deux bras comme les miens ? Pas rien. Longs, si longs, plus longs qu'il ne faudrait... Pas monstrueux, tout de même... Pas tout à fait. Juste une légère disproportion : on la devine, on ne se l'explique pas ; elle inquiète parfois. Depuis longtemps je me sens encombré de ces deux appendices grotesques ; pourtant bien attachés à un torse honnête ; d'une musculature enviable ; de quoi embrasser la vie, si j'en crois certaines personnes ; mais non, un petit rien m'a toujours gêné, ce malentendu infime entre mes bras et moi. Je suis toujours surpris, comme maintenant, chaque fois que, sous le soleil, mon ombre se jette à mes pieds. Comment croire que cette projection sur le trottoir, cette image de primate penché, c'est moi ? Surtout le matin et le soir. Pas étonnant ? Oui, oui, bien sûr, les ombres s'allongent. Regarde plutôt la tienne à midi. Même à midi je ne m'aime pas. Je n'aime pas mes bras. Ils mènent souvent une vie bien à eux — petits triomphes, grands désastres — à mon corps défendant. Curieux, ça : à mon corps défendant. Comme si mes bras ne faisaient pas partie de mon corps ! Justement, en font-ils vraiment partie ? Question stupide ? Peut-être. Des questions comme ça, j'en ai plein les poches ; et jamais de réponse... J'en lève les bras au ciel : ils figurent, au-dessus de ma tête, deux gigantesques points d'interrogation.

Pour l'instant, j'ai mal à mon point d'interrogation gauche. Un sale coup dans un rétroviseur. Un de ces rétroviseurs qui encombrant les voitures — plantés sur les carcasses comme des aiguilles à tricoter dans une pelote de laine : on s'y pique à tous les coups. Je sortais de la gare de Plaisir, lointaine banlieue des Yvelines, je flairais l'air inconnu, coups d'œil dans toutes les directions, tranquille, avant de m'engager sur la petite place. Un pas en avant — distraction de ma part ? — un chauffard me fonce dessus, je me vois déjà renversé dans Plaisir ; je me recule ; mon bras traînait. Pulvérisé, le rétro. Mal au coude.

Voilà encore une de mes aventures. Plutôt une aventure de mes bras : petit triomphe — le rétro droit est bel et bien dégingué — et grand désastre : le coude enfle, chauffe, m'élance. Le conducteur, je ne sais quel ivrogne, quelle brute pressée, quel lâche, a encore accéléré pour échapper à ma colère. Je l'ai maudit jusqu'à la septième génération, au moins : je suis d'un naturel colérique. Il est loin, j'ai mal ; je frotte longuement ce tubercule qui pendille à mon côté ; le choc est passé ; restent une raideur, une boursouffure endolorie : ça va mieux.

J'avais un rendez-vous, une adresse, tout droit en sortant de la gare, m'avait dit la secrétaire au téléphone. Tout droit, mais où ? Avec ça, une heure d'avance. Ma vieille peur d'être en retard. Je prends toujours le train d'avant. D'avant quoi ? Encore mes questions. Les petites et les grandes. C'est une grande question qui m'amenait à Plaisir. Mon avenir. C'est plus facile d'avoir un avenir, quand on a une heure d'avance.

Mon avenir. Il reposait sur une lettre, dans ma poche. Dans la poche droite de mon veston vert. Vérifions qu'elle s'y trouve bien, malgré ce heurt malencontreux. Ce froissement familier, cette rigidité des enveloppes du docteur Delafosse, leur épaisseur, pas de doute. Leur épaisseur, elle m'a fait enrager. J'aurais bien voulu lire cette lettre *avant* de la remettre à son destinataire : je l'ai tournée, retournée, levée vers les sources de lumière les plus diverses, jusqu'au soleil, avec l'espoir de voir *à travers*. Au moins l'en-tête ? La formule de départ ? Le “ cher ami ” ? “ Mon vieux Charles ” ? “ Mon bon Charles Victor ” ? Le docteur Delafosse ne se laissait pas trahir par les objets, vieille habitude : il tenait à ses enveloppes matelassées. Indécollables. J'ai bien essayé la vapeur d'eau. À l'ancienne. À peine si un coin s'est soulevé ; j'allais tout déchirer. Mais pourquoi, alors que nous étions si liés, avait-il tenu à me donner cette lettre cachetée ? Manque de confiance ultime ? Goût du secret ? Des propos à me cacher ? Habitude des messages cryptés entre anciens révolutionnaires ? La poste faisait aussi bien l'affaire, s'il voulait s'adresser discrètement à son ami. Non, non, quelque chose m'échappait. Tant de choses m'échappent. Je n'aurai jamais les bras assez longs pour les retenir.

Depuis la mort de Delafosse, j'ai trituré cent fois ce message qu'il m'a confié. J'en connais la texture, le grain ; mais le *dedans* ? Le *dedans* reste toujours inaccessible, ai-je pensé stupidement : un chauffard vous arrache la moitié du bras et s'enfuit, vous récupérez les restes d'un rétroviseur, rien d'autre, vous ne saurez jamais qui était ce conducteur indéclicat, l'homme du *dedans*... J'ai relu mille fois le nom du destinataire, en grosses lettres aux coins carrés, si caractéristiques de l'écriture du docteur Delafosse. Si caractéristiques, oui. J'avais bien pensé

ouvrir purement et simplement l'enveloppe, maintenant qu'il était mort, et la remplacer par une autre... Mais cette écriture ? L'imiter ? Maintenant qu'il est mort ? Trois mois. Trois mois de torture. Et puis, non, je ne pouvais pas lui faire ça, même mort. Il m'avait dit : " Quand tu auras besoin d'aide, utilise cette lettre, va voir Victor, compte sur lui comme sur moi. "

Trois mois à me demander. Trois mois pour ouvrir ou porter cette lettre. Un dernier coup d'œil... l'encre... bleu roi... inimitable... je pourrais encore tout déchirer... à quoi bon ?... si près du but... n'y pensons plus... Quelle épaisseur tout de même ! L'enveloppe matelassée ? Mais les pages et les pages *là-dedans* ? Qu'est-ce qu'il a bien pu raconter sur moi ? Il en savait sur ma petite personne, Delafosse. Plus que moi : il était là depuis le début ; avant le début. Il avait une mémoire... Il était ma mémoire... Je révère sa mémoire : j'ai perdu la mienne. Ou presque. Il me reste l'avenir, mon avenir sous enveloppe cachetée, mon destin. Autrefois, on aurait dit ma destinée. C'était beau, c'était grand, une destinée, plus grand, plus beau qu'un simple avenir. Mais c'est mort, comme disait Delafosse. La destinée hante le dictionnaire, comme un cimetière. Mot caduc, répétait mon ami. On s'émerveille des mots passés, alors qu'on devrait s'en effrayer : ils se vident de leur substance, il n'en reste rien. Les générations se succèdent et dressent les actes de décès de milliers de mots : destinée ? Décédée. C'est ce qu'on appelle une langue vivante : une langue dont les mots disparaissent jour après jour. Et moi, je transporte dans ma poche la parole d'un mort. C'est quelque chose, la parole d'un mort ? Ou rien ? C'est vivant ?

Je savais où trouver l'enveloppe, le moment venu ; il m'avait prévenu : " Pas de doute sur la manière dont ça va finir ; après trente ans de médecine, aucune surprise. " Je l'écoutais, à droite de son lit, il parlait court, haletant, je l'accompagnais. Je lui devais bien ça : plus de vingt ans qu'il veillait sur moi. Je ne pouvais que lui rendre la pareille. L'ami de mes parents disparus, l'ami de ma mère d'abord, je crois. Époque du catéchisme, des grandes messes, des pèlerinages. La foi des débuts : de vrais catholiques. L'amour entre eux ? Impossible à soupçonner : frère et sœur dans la religion. Mon père n'en a jamais douté ; du moins je le suppose : j'étais trop jeune à sa mort ; neuf ans ? Dix ans ? Ma mémoire... Trop d'incertitudes...

Ils avaient commencé des études parallèles, médecine pour lui, pharmacie pour elle. Il a continué, pas elle. Elle s'est mariée, pas lui. Elle a gardé sa foi, il l'a perdue. Elle était heureuse — et lui ? Il fréquentait le nouveau couple, il a soigné le nouveau-né qui allait demeurer unique. Plus tard, son couvert, toutes les semaines, était à la droite du mien. On l'attendait longtemps... les consultations qui n'en finissaient pas. Des années de retard, voilà mes premiers souvenirs du docteur Delafosse. Moi qui suis toujours en avance ! Comme aujourd'hui. Tout ce temps devant moi, avant mon rendez-vous ; onze heures. À table, il racontait des souvenirs, encore des souvenirs, déjà intarissable : la jeunesse de ma mère... telle blague lors d'un pèlerinage à Vézelay ou ailleurs... Jamais un mot de ses activités d'alors : mes parents les ignoraient-ils ? Fermaient-ils les yeux ? Il m'en a parlé bien plus tard : ses activités militantes, années soixante-dix, comme tant d'autres, jeune et brillant médecin, ébloui par Mai 68, avec des rêves groupusculaires. Personne, devant moi, n'a jamais évoqué ce renversement radical de ses convictions ; ma mère invitait à sa table, j'en suis convaincu, l'ancien petit scout, le pèlerin en gros croquenots qui l'avait accompagnée de Lourdes à Chartres, sans songer que son hôte, qui s'appropriait à faire honneur à sa bonne cuisine bourgeoise, venait peut-être de rédiger ou d'imprimer un tract d'inspiration maoïste. Faucille et marteau, fourchette et couteau. J'en ai ri avec lui, longtemps après la mort de mes parents.

La lettre que je porte, si j'en crois les dernières et nombreuses paroles du docteur Delafosse (c'était un mourant bavard ; je m'asseyais sur le fauteuil aux bras chromés, similicuir bleu vert hôpital, à la tête de son lit ; je recueillais la moindre de ses confidences comme une révélation), cette lettre était destinée à un ami de cette époque. Étudiants en médecine dans les années soixante, tous deux dans la même mouvance gauchiste au début des années soixante-dix, et, plus tard, rangés, du moins le docteur Delafosse... du moins selon ce que je crois savoir... du moins, du moins... et je ne sais rien de Charles Victor. Si : une dette ; une dette entre eux ; qui justifie la lettre.

" Il me doit bien ça, a dit Delafosse ; après tout ce que j'ai fait pour lui, à *l'époque*, il sera obligé de t'aider. Voilà, c'est une lettre de recommandation, avec le poids de l'outre-tombe ; elle t'ouvrira l'avenir. C'est idiot, l'outre-tombe, mais ça marche toujours. Personne n'ose aller

contre. Victor pas plus que les autres. Tu verras, il fera l'important — il a toujours fait l'important — mais il finira par t'aider. Mieux que je n'ai pu le faire. ”

J'ai besoin d'être aidé, depuis toujours, depuis la mort de mes parents. Mon père le premier. Dans la nouvelle maison de Colombes, construite de ses mains, sur ses plans, pour les siens. Tout fier, le bâtisseur : il nous avait installés au rez-de-chaussée avant d'avoir fini le premier étage. Pressé, trop pressé, il nous pressait toujours. Je ne voulais pas entrer dans cette maison de Colombes. Pourquoi ? Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais jamais grand-chose ! Cette maison au toit bâché ne me disait rien, ce n'était pas une maison, la maison de Colombes. Elle avait l'air en ruines avant d'être achevée. Mon père ne m'a pas laissé discuter : déménageons, cartons, malles, en place, en place, tout le monde, la main à la pâte, femme, enfant, tout le monde... J'ai lâché le carton des verres à pied, le service de grand-mère, pressons, pressons, personne ne fait attention. Et puis, plus tard : qui a cassé les verres de grand-mère ? Mon père tenait au service de sa mère, il m'a fait subir une des colères les plus tonitruantes de mon enfance, la plus blessante.

Deux jours après notre emménagement dans notre demi-maison, mon père travaillait à l'étage, plâtre ou tuyauterie ; il m'a appelé deux fois, trois fois, je ne voulais pas répondre, de mauvaise humeur depuis l'affaire des verres ; il réclamait je ne sais quel outil, sa tête apparaissait dans le trou de l'étage (on accédait par une échelle, l'escalier devait être posé le lendemain), cette béance de Parthénon pavillonnaire. Je me cachais, il s'est penché ; il criait, il est tombé ; précipité dans le bas monde, comme un dieu descendu de son Olympe au milieu du salon en désordre. Tête fracassée, saisie dans son cri, son dernier cri, qui était aussi mon prénom, prononcé rageusement.

C'est un de mes rares souvenirs nets : mon père suspendu dans l'air, entre l'étage et le rez-de-chaussée. Longue, longue descente... Pas même une seconde ? Mais si, il plane, il veille, il guette... bras étendus, doigts écartés... il a tout son temps. Mon père vole, et va plonger, plus tard, bien plus tard. Reste là encore un moment, entre ciel et terre, rien de mal ne peut arriver. C'est arrivé. Il cabriole et entre dans la nuit. Tout le reste est vague : pas un sentiment, pas une larme en mémoire. Ai-je pu ne pas pleurer ? Ne pas être triste ? Peut-être. Si inhumain ? Trop humain ? Étouffé par les cris de ma mère, le fracas des pompiers, cette agitation incompréhensible, à ras de terre, alors que mon père nous avait survolés tranquillement dans certaines couches intermédiaires de l'atmosphère, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, mon nom à la bouche.

À l'état civil, j'ai un prénom. Dans la vie, je n'en ai plus : mon père l'a emporté avec lui. Je n'ai laissé personne, depuis, le prononcer devant moi. Dans les démarches administratives (je les évite autant que je peux), je ne réponds jamais aux questions : nom, prénom ? Je tends mes papiers et je demande à l'employé d'en prendre note en silence. On me regarde d'un drôle d'air : ce grand type, avec ses bras trop longs, qui ne veut rien dire, rien entendre, une brute dangereuse ?

J'ai l'habitude, depuis la chute de mon père. J'en ai vu, des policiers, des médecins, des juges, des notaires, des psychologues, des professeurs qui voulaient me faire dire ou écrire mon prénom. Pourquoi me le faire dire ? Me le faire écrire ? Je le connaissais trop bien. Il m'était tombé sur la tête. Un nom qui vous tombe sur la tête et qui meurt, comme meurent tous les mots, très vite, ça fait mal. Un nom qui meurt avant qu'on soit fini : demi-homme dans une demi-maison, la vie s'annonçait belle.